

L'AMOUR AU COLLEGE

J'avais seize ans. J'étais petit, blond, chétif. Je rougissais au moindre mot, à la plus légère observation, pour rien, à la pensée qu'on pouvait me voir rougir. J'avais l'air d'une fille. J'étais innocent comme l'agneau qui vient de naître.

C'est que, jusqu'à treize ans, ma vie s'était écoulée sous les regards attentifs de mes parents. Je ne les avais pas quittés un seul jour, faisant mes premières études sous la direction d'un précepteur, un excellent abbé qui me traitait comme un ami et que j'aime encore comme un vieux camarade de classe. Quand ma santé délicate le permit, mes parents me firent entrer en seconde dans une grande pension aristocratique rivalisant, au chef-lieu du département, avec le collège universitaire.

J'eus bien quelque peine à m'habituer à cette vie en commun, loin des tendresses maternelles. Mon caractère timide et farouche me tenait éloigné des jeux et des causeries joyeuses. J'avais un ami, un seul. Il se nommait André. Plus âgé que moi de deux ans, bien qu'il fût dans la même classe, il se destinait à la prêtrise.

Le vaste édifice où j'étais prisonnier situé dans un faubourg de la ville, bien aéré, comprenait différents corps de logis. Deux grandes cours, ombragées de marronniers et d'acacias et séparées par le bâtiment central, confinaient sur les autres côtés à de beaux jardins.

Le premier étage était occupé par des appartements garnis que la propriétaire, la plantureuse et imposante Mme Dupré louait aux officiers de cavalerie de la caserne voisine.

Devant la maison s'étendait un beau jardin terminé par un bosquet d'arbustes épais où se perdaient dans l'ombre et les feuillages quelques allées sinueuses. Un jour, mon infirmier était en retard, je m'aventurai timidement dans le jardin, regardant les fleurs pour me donner une contenance et marchant dans la direction du bosquet.

En revenant sur mes pas, je levai la tête et j'aperçus, sous la marquise de la porte d'entrée, au milieu d'un encadrement de clématites et de vignes vierges, assise et faisant de la tapisserie, Elvire, Elvire elle-même, en chair et en os, c'est-à-dire la fille de Mme Dupré, une grosse et jolie blonde de dix-huit ans, épanouie dans sa robe claire, comme une pivoine rose.

Pour la première fois, je remarquai en rougissant que je portais la blouse d'uniforme et que mon pantalon trop court laissait voir mes souliers mal cirés. Je rentrai tout ému à la pension.

\*\*\* Les jours qui suivirent cette rencontre inespérée, je fus tout préoccupé et tout songeur. Mes devoirs et mes leçons en souffraient. André me dit :

—Tu as l'air tout chose. Que t'arrive-t-il donc ?

Je lui répondis d'un air profondément mystérieux : sans autres explications :

—Décidément, mon cher, je suis amoureux.

Le vendredi, je procédai à ma toilette avec une attention particulière. Je remplaçai ma blouse par mon paletot des jours de sortie. Je soignai mon nœud de cravate et je partis, le cœur battant, pour le bain.

La dame de mes pensées était assise à la même place, les yeux fixés sur sa tapisserie. Je marchais en la regardant à la dérobée. Je constatais avec ravissement que ses cheveux blonds formaient autour du front une auréole de petites boucles. Elle avait le nez court, un peu ouvert, au-dessus d'une bouche rouge aux lèvres charnues et de belles joues vermeilles. Le visage

était trop arrondi, trop potelé ; mais l'ensemble était si frais que je n'hésitais pas à la trouver adorable.

J'avais déjà passé et repassé plusieurs fois devant elle, sans qu'elle y prit garde, quand elle releva la tête. Je soulevai avec respect ma casquette en la saluant. Elle me rendit mon salut, et je crus entrevoir sur ses lèvres un imperceptible sourire. J'allais peut-être avoir l'audace de lui adresser la parole, quand un superbe officier de dragons, débouchant bruyamment d'une pièce voisine, vint mettre en déroute mes projets.

—Rosa, cria-t-elle Mme Dupré de l'intérieur, c'est monsieur de Falemberge qui désire un renseignement.

Le soir, je dis à mon ami André air rayonnant :

—Je l'ai revue et elle m'a souri.

\*\*\* Le mardi suivant, mon bain ne fut pas de longue durée. J'avais tant rêvé à ce doux sourire qu'il était devenu pour moi un encouragement certain, bien fait pour triompher de ma timidité naturelle, et j'avais hâte de la revoir et de lui parler.

O bonheur ! elle était seule.

—Mademoiselle, lui dis-je en la saluant, le bain me fatiguait aujourd'hui. Voulez-vous me permettre d'attendre ici l'arrivée de l'infirmier de la pension ?

—Mais, certainement, monsieur, me répondit-elle d'une petite voix minaudière qui me fit songer à la musique des anges dans le paradis ; donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Je m'assis très troublé. Je n'avais pas prévu un succès aussi rapide. Je tournais ma casquette entre mes doigts, ne trouvant pas une idée à émettre pour entamer la conversation. Elle s'aperçut de mon embarras et, généreusement, vint à mon secours :

—C'est donc vous, monsieur, qui venez régulièrement deux fois par semaine ?

—Oui, mademoiselle.

—Vous faites partie de la division des grands ?

—Oui, mademoiselle.

Et elle continua de la sorte avec un intérêt et une présence d'esprit qui me ravissaient, tant et si bien que je retrouvai bientôt tout l'aplomb dont j'étais capable. Je causai longuement de la pluie et du beau temps, des fleurs qui l'entouraient, de la tapisserie qu'elle allait achever. Je glissai adroitement quelques compliments discrets. Je crus même devoir lui parler littérature. Je lui confiai mon amour pour la poésie. Je lui fis part de mes lectures. Elle adorait aussi Lamartine. Elle rêvait de promenades, la nuit, sur des lacs, en écoutant la chanson des rameurs. Nous nous comprenions déjà. Elle me dit qu'elle venait de finir la lecture d'un charmant volume de vers qu'elle avait là, sur sa table à ouvrage, et me le tendant :

—Vous le lirez, ajouta-t-elle, et vous me donnerez votre avis.

Je partis rayonnant en serrant sur mon cœur le petit volume.

\*\*\* Les quinze jours qui s'écoulèrent après cette première entrevue furent pour moi une suite non interrompue de joies et de ravissements. Il me semblait que je voguais en plein ciel sur un nuage azuré. Je regardais mes condisciples avec une pitié voisine du dédain. Je connaissais enfin le plus exquis des sentiments, et ce sentiment j'en étais sûr, était partagé.

J'ouvrais chaque jour, à la dérobée, dans la salle d'étude, le livre qu'elle m'avait prêté.

Je ne me hâtais pas de rendre ce volume. Il me semblait que j'étais moins séparé d'elle, ayant près de moi son livre que j'emportais même au dortoir pour le parcourir la nuit à la pâle lueur des veilleuses. Et puis, il m'était venu une idée que je trouvais superbe. J'avais rimé en son honneur quelques strophes, émues, à mon sens, un pur chef-d'œuvre. Le hasard m'offrait un excellent moyen

de lui faire parvenir mes vers. Je glisserais mon poulet à la première page du livre, et, en le lui remettant je la prierais de lire quelques réflexions notées à son intention.

J'enfermai dans le livre ma déclaration brûlante, et je me promis d'exécuter mon ingénieux projet à ma prochaine visite.

\*\*\* Cette fois, le petit dieu qui préside aux aventures d'amour s'était amusé à déranger tout mon plan de campagne.

Je vis de loin Rosa, à sa place habituelle, mais entourée de plusieurs personnes, parmi lesquelles Mme Dupré causant avec animation, une autre dame en grande toilette et un grand jeune homme de vingt-cinq à trente ans, imberbe, pâle, l'air embarrassé, tout raide dans sa redingote neuve.

—Ce sont des parents en visite, pensai-je, et je battis en retraite.

Quelques jours après je fus plus heureux. Elle était seule. Je lui expliquai mon ennui de n'avoir pu lui parler le mardi précédent. Je m'excusai d'avoir gardé si longtemps son livre et je le lui rendis, en la priant de l'ouvrir à la première page.

Je la suivais des yeux, plein d'anxiété. Elle souriait, paraissait flattée :

—C'est très joli, très gracieux.

A ces mots, sans préméditation, d'un mouvement instinctif, je lui pris la main et, tout rouge d'émotion, je baisai cette main potelée qu'elle ne retirait pas, en disant : Je vous aime !

Sans paraître autrement surprise, sans irritation, avec un regard indéfinissable que je pris pour un aveu : *Enfant ! dit-elle.*

Et ce fut tout.

Mme Dupré, donnant des ordres de sa grosse voix de commandement, faisait son entrée. Je m'enfuis tout haletant, étonné de mon audace, transfiguré, triomphant, inquiet et ravi.

\*\*\* Ce premier baiser sur cette main blanche transforma subitement la nature de mon amour. Des impressions nouvelles, de vagues désirs me troublaient. Je marchais le front haut et le regard assuré comme un don Juan fatal et je disais à André, avec la fatuité d'un Lovelace :

—J'ai une maîtresse.

André me regardait avec un étonnement mêlé de crainte.

Le hasard se mit encore de la partie pour irriter ce que je croyais une passion profonde. Pendant quinze grands jours, je ne la rencontrai pas une seule fois.

Que s'était-il donc passé ? M'en voulait-elle de ma déclaration trop brusque ? Sa mère avait-elle remarqué mon assidue et compromettante ? Si elle était malade, gravement malade ! Cette pensée m'obsédait. Je résolus d'en finir avec cette incertitude affreuse.

Un vendredi, c'était au commencement de juillet, après m'être enfermé dans ma cabine uniquement pour ne pas éveiller les soupçons de l'infirmier, je sortis dès qu'il eut le dos tourné, bien décidé à connaître à tout prix le mot de l'énigme.

Je me rendis d'abord à sa place favorite. Personne. Je m'assis, espérant que Mme Dupré ne tarderait pas à paraître et que je pourrais l'interroger. Rien.

Je me mis alors à parcourir le jardin. Je parvins ainsi jusqu'au bosquet et je pris une des allées sombres. Soudain un bruit de voix me fit tressaillir. Je m'arrêtai. J'eus comme le pressentiment d'un grave danger.

Me cachant derrière un arbre, retenant mon haleine, j'entr'ouvris avec précaution le feuillage épais de la charmille et j'aperçus, dans l'ombre du cabinet de verdure Rosa, Rosa elle-même et l'officier de dragons que j'avais déjà une fois rencontré.

Ils paraissaient très émus et parlaient avec animation. J'écoutai.

—Pourquoi ces soupçons ? disait Rosa, toute tremblante. Vous savez bien, capitaine, que je n'aime que

—Je le pense bien, répondait le capitaine d'une voix féroce, mais ce blanc-bec qui rôde toujours autour de vous me déplaît considérablement. Sacrebleu ! aussi vrai que je suis le vicomte de Falemberge, je lui couperai les deux oreilles avec mon sabre.

Et, tirant à moitié sa grande lame étincelante, il la laissait retomber dans le fourreau avec un bruit terrible.

Je pris à pas de loup une petite allée couverte et je m'enfuis, sans en entendre davantage. Jamais je n'avais éprouvé une émotion pareille.

Je n'avais pas peur ; oh ! non, je n'avais pas peur, bien qu'il s'agisse, à n'en pas douter, de moi et de mes oreilles. Mais je tombais subitement du haut de mes rêves et de mon bonheur dans l'affreuse et navrante réalité.

—Elle me trompe avec un dragon ! pensai-je ; ah ! la traîtresse ! Je la déteste, maintenant ; je l'exècre. Je ne veux plus jamais la revoir. Et je me retournais pour regarder si elle ne venait pas, escortée de son brutal et effrayant chevalier.

Heureusement l'infirmier ouvrit la porte, et je le suivis tremblant et pâle comme un mort. Je lui dis que le bain m'avait fait mal ; que je souffrais de la tête ; que j'avais des frissons.

On m'autorisa à rester à l'infirmierie. Là seul dans ma chambre, je pleurai amèrement. Pendant quelques jours, je fus triste et désolé. J'avais un peu de fièvre. Le médecin, à mon grand soulagement, m'interdit les bains. Bientôt, la colère prenant le dessus, je repris mon cours et mes études, ne cessant de répéter en moi-même avec fureur : Rosa, tu es un monstre de duplicité et d'ingratitude !

Je dis à André, tout ahuri de ce dénouement :

—J'ai rompu avec elle. Elle me trompait avec un soudard !

\*\*\* Les vacances, la vie de famille les promenades dans les bois calmèrent peu à peu ma douleur et mon amour. Je n'éprouvai bientôt plus qu'une immense déception. J'étais humilié d'avoir été bafoué de la sorte. Je finis par me faire une philosophie, et j'arrivai à conclure que les femmes ne méritent pas les soucis qu'on se crée pour elles.

Quand je rentrai à la pension, j'eus comme un retour vers mes rêves envolés : Qui sait ? Elle m'aime peut-être encore et se repent du mal qu'elle m'a fait.

Je ne pus m'empêcher de questionner l'infirmier.

Il m'apprit que Mme Dupré avait épousé, pendant les vacances, le fils d'un riche marchand de pâtes d'abricots, le jeune homme apparemment que j'avais aperçu avec sa mère, et dont le capitaine voulait couper les oreilles. Il ajouta que le régiment de dragons avait été remplacé, à la caserne voisine, par le huitième hussards.

Je me sentis soulagé d'un grand poids. J'étais vengé.

G. MARC.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,

IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,

IMPRESSIONS DE COMMERCE

ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS

CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS

BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.